

Plus tard, le mystère fut dévoilé.

— Sans le savoir ni le vouloir, dit cette dame, j'avais enfoncé les clous dans sa chair innocente.

Une des anciennes maîtresses de Marguerite, religieuse de Notre-Dame de la Merci, confidente de ses projets, lui ayant dit un jour : “ Mais enfin, pourrez-vous supporter une vie aussi dure à la nature ? ” ce fut en toute vérité que celle-ci put lui répondre : “ Je la pratique déjà depuis quelque temps. ”

Mais avant d'aller plus loin, il fallait à la jeune fille une décision formelle de celui qui, l'ayant si bien guidée dans l'affaire de ses fiançailles, avait assumé envers elle le titre de directeur. Un jour donc, elle va trouver le P. Agius et lui fait part de ses intentions :

— Mon enfant, réfléchissez bien, lui dit le Père ; la vie d'une pauvre Clarisse est très pénible. Abstinance perpétuelle, veilles prolongées, coucher sur la dure, voilà une partie des mortifications qu'il faudra affronter.

— Je le sais, mon Père, mais Notre-Seigneur me fait la grâce d'aimer à souffrir en union avec lui. S'il continue de me soutenir, je serai assez forte pour tout supporter.

— Vous êtes jeune, continue le Père, avez-vous bien réfléchi ? Le mariage est un grand sacrement ; il symbolise l'union de Jésus-Christ avec son Église.

— Cui, mon Père, le mariage est un grand sacrement ; mais il requiert l'union de deux personnes humaines, et moi, je veux être seule avec Jésus-Christ.

Et ainsi se poursuit le dialogue, jusqu'à ce que le P. Agius, vaincu par la ferme constance de la jeune fille, et voyant en elle les signes d'une vocation sérieuse, lui permit de faire une démarche auprès d'un monastère de Clarisses d'Edimbourg et d'y demander son admission comme Sœur tourière. Marguerite entra pleinement dans les intentions de son directeur, ne cherchant que la dernière place, et jugeant le rang de Sœur de chœur au-dessus de ses capacités et de son mérite. Il n'en fut pas de même de l'abbesse, qui, prévenue en sa faveur par les bons renseignements du P. Agius, l'aurait volontiers admise au rang de Sœur de chœur, “ d'autant, dit-elle, que j'ai déjà reçu quatre autres demandes pour la fonction de Sœur tourière ”.

Mais elle ne put rien obtenir de l'humilité de la prétendante, qui dut alors s'adresser aux Clarisses du Couvent de Notting-Hill situé dans un quartier retiré de Londres. Le sacrifice était donc plus grand qu'on ne l'avait pressenti : ce n'était pas seulement la séparation de la famille c'était le départ pour un exil lointain.

Isabelle devant entrer, au mois de juin 1923, chez les Petites-Sœurs des Pauvres, Marguerite eût volontiers fait le sacrifice d'attendre quelques mois encore afin d'adoucir ce que la double séparation avait de cruel pour les pauvres pa-

rents ; mais le P. Agius jugea qu'il valait mieux demander à ces grands chrétiens un seul et unique sacrifice que de le leur imposer deux fois. C'est donc à fort peu de distance l'une de l'autre que les deux sœurs quittèrent pour toujours le foyer paternel, les lieux où s'était écoulée leur enfance, et surtout les êtres chéris avec qui elles avaient vécu d'une vie si intime et si douce pendant leur vingt premières années.

Le 25 juillet 1923, André qui, lui aussi, s'éloignait pour une longue absence, accompagna Marguerite à Londres. Une dernière fois, le lendemain, ils communiquèrent ensemble. André partit le premier ; sa sœur le suivit jusqu'au port où il allait s'embarquer pour le Nouveau Monde, puis, quand le steamer eut levé l'ancre, seule, ayant brisé tous ses liens, l'âme forte et le cœur en joie, elle se dirigea au monastère de Notting-Hill. Elle était attendue ; bientôt la porte se referma sur elle, le sacrifice était consommé.

#### PAR UN CHEMIN RAPIDE...

Marguerite Sinclair était rentrée au couvent assoiffée de souffrances... Dès l'abord, elles se présentèrent toutes en foule pour étancher sa soif. Ce fut en premier lieu la Règle et ses austérités. Laissons parler le biographe de Marguerite :

“ Vêtues d'une tunique de laine que recouvre une robe de gros drap brun et un manteau de même étoffe, les Clarisses portent sur la tête un voile de toile écrue et marchent les pieds nus dans de pauvres sandales. Leur couche consiste en une simple paille et un oreiller, excepté en temps de maladie. Elles pratiquent l'abstinence et le jeûne perpétuels, auxquels les Sœurs de chœur joignent l'office de nuit et la récitation intégrale du bréviaire romain. Cette récitation est remplacée pour les tourières par des travaux manuels, généralement pénibles, et par les quêtes, dont le produit est la seule ressource du couvent. ”

Puis, cette situation de Sœur converse que Marguerite avait choisie dans son humilité était riche pour elle en mortifications de tous genres. C'étaient les rudes travaux du jardin que sa nature un peu délicate soutenait peut-être avec quelque difficulté. C'étaient surtout les quêtes à domicile, le vaste panier au bras, l'humble demande sur les lèvres, sans la certitude d'être bien accueillie. Et, plus amères que tout cela, certaines épreuves intimes, auxquelles fait allusion son biographe quand il dit :

“ A l'exemple de sa sœur aînée sainte Thérèse de Lisieux, Marguerite eut à souffrir, même dans l'entourage choisi du couvent, de certaines méconnaissances partielles et involontaires, dont elle saurait faire dès les premiers mois, un exercice de vertu. ”

Mais à l'exemple aussi de sa chère sainte Thérèse, elle savait accepter tout cela joyeuse-